

PARDONNE-MOI

ELIE SASSON

PARDONNE-MOI

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4946-9

© Elie Sasson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Keira

De nos jours, Ile de Saint-Barthélemy,

La gamine m'agace. Je n'explique pas la froideur qu'elle me réserve avec une exclusivité qui interroge forcément. Je n'y comprends rien, du moins pour l'instant. Son visage m'est étranger. Son prénom Keira aussi. Mais j'ai l'intime conviction qu'elle est venue ici expressément pour me contrarier, si ce n'est pour me nuire.

Embarrassé d'un passé aussi peu glorieux que le mien, on devient vite paranoïaque. Si Keira n'était pas aussi jolie et si agréable avec tout le reste de l'équipe, j'aurais obtenu qu'on la mette à la porte une heure après son arrivée. Manque de chance, tout le monde, à commencer par les clients du club, est sous son charme. Je reconnais qu'elle n'en manque pas. Mais lorsqu'on devine une telle animosité envers soi, il est difficile d'être charmé. Si bien que je la bats froid autant qu'elle le fait.

Me voilà quinquagénaire depuis hier. Je n'en ai pas fait tout un plat, au figuré comme au propre. Je me suis couché le ventre vide dans ma cabine après une journée épuisante à être aux petits soins des clients du Gyp Sea Beach Club, tout en œuvrant pour que deux d'entre eux me confient dans quelques semaines leurs fortunes à gé-

rer. Plusieurs yachts qui étaient venus tout droit de Saint-Martin avaient mouillé hier matin dans la baie de Saint-Jean, et leurs occupants, des jet-setters aux poches pleines, ont passé la journée à enchaîner les commandes de magnums Dom Pérignon. À tel point qu'il a fallu que nous nous fournissions auprès de la concurrence, à savoir le Sand Bar et le Nikki Beach Club avec lesquels nous entretenons heureusement d'excellentes relations et dont par chance les caves étaient mieux approvisionnées que la nôtre.

De toute la journée, comme depuis une semaine qu'elle travaille au Club, Keira ne m'a gratifié ni d'un sourire ni d'une parole. Quelques regards assassins tout au plus, qui semblent chaque fois m'assigner à demander pardon. Mais pour quelle faute ? Je ne vois pas le tort que j'aurais pu faire à une gamine de vingt ans dont j'ignorais l'existence il y a huit jours. Qu'elle fasse la queue comme tout le monde, car la liste est longue de ceux à qui j'ai fait du mal.

Bien qu'elle le méritât, je pense à Angelina que j'ai rendue veuve. Mais surtout à Lara que j'ai meurtrie, à Isabelle que j'ai fourvoyée, salie et peut-être un peu violée, à Jane que j'ai abandonnée, et bien sûr à ma mère que j'ai tuée. Je songe aussi à mon père que j'ai désespéré et qu'à deux reprises j'ai endeuillé, et enfin à mon frère qui a vécu dix-huit mois dans le chagrin, jusqu'au jour de ma résurrection. Si cela amuse Keira d'inscrire

son nom au bas de la liste, je ne peux pas l'en empêcher. Mais elle s'épuisera avant que n'arrive son tour.

J'ai quitté New-York pour Saint-Barth en 2002 avec des faux papiers d'identité au nom de Michel Duchemin. Je n'ai pas trouvé plus *frenchy*. Par jeu, j'aurais pu m'appeler Petit, pour laisser un indice aux germanophones, puisque mon vrai nom est Klein. Simon Klein. Je travaille gracieusement au Gyp Sea depuis vingt ans. Après un début à l'essai en 2003, j'ai proposé de n'être rémunéré que par les pourboires. Et lorsque Achille, le patron du Club, exprima après quinze jours de mes services le souhait de me garder, j'acceptai de bon cœur mais je refusai à son grand étonnement de percevoir un salaire. Je refusais l'idée d'un lien de subordination entre lui et moi. J'avais davantage le souci de socialiser avec des vacanciers fortunés que de m'enchaîner à des émoluments de misère. Le plaisir malicieux d'intriguer par les vêtements et accessoires de luxe, dont le garçon de plage trentenaire et fortuné que j'étais se parait déjà à l'époque, suffisait presque à justifier mon labeur, bien que derrière ce bénévolat de façade se cachait une stratégie réfléchie. J'insistai donc pour continuer à ne pas être déclaré et à ne percevoir aucun salaire. Ainsi, je savais mettre en place les conditions du développement de ma seconde activité sans qu'Achille, n'étant pas officiellement mon employeur, n'y pût rien trouver à redire.

Le peu que je perdais en renonçant à la sécurité d'un emploi officiel, j'étais certain de le récupérer dix

fois en marques de respect d'Achille qui iraient jusqu'à la déférence, et en pourboires autrement plus conséquents de la part de la clientèle. Très vite en effet, parce que je n'étais pas son salarié, Achille osait à peine me donner des consignes ou des recommandations, et en tout cas, jamais d'ordre. Entre lui, le gitan, et moi, le juif renégat à la fausse identité, s'installa progressivement un accord de cogestion implicite du Club. Achille est convaincu que je suis juif malgré mes dénégations répétées. Il a un flair redoutable.

Depuis longtemps, chaque fois qu'il insiste afin que je reconnaisse être juif, je me contente de hausser les sourcils et de prendre un air agacé, tandis que je songe à Lara dont je devais tromper l'odorat de chien de chasse par de multiples précautions lorsque je fumais en cachette le jour du shabbat.

Aujourd'hui, les clients me pensent bénéficier d'un statut hybride moitié patron moitié employé. Lorsque je les sers, exhibant à mon poignet une Rolex Daytona en platine, je sais que le pourboire, jamais fonction du degré de satisfaction du client ou de sa fortune mais bien du statut social et du charisme de celui qui le reçoit, sera à la hauteur. On n'insulte pas un homme que l'on suppose riche en lui offrant un billet de cinq dollars. Lorsqu'il m'arrive, assez rarement, d'être gratifié d'un pourboire insuffisant, je m'astreins à un silence subtilement méprisant au moment de l'empocher. Et chaque fois, l'épouse ou encore la petite amie du client – dans cette seconde

configuration de couple, l'occurrence d'une telle mesquinerie est plus rare – affiche de l'embarras en comprenant que son compagnon passera désormais pour un pingre, ou pire encore, pour un « sans dent » qui aurait cassé son livret A pour offrir à sa compagne le voyage de sa vie. Je n'applique cette stratégie qu'avec les clients qui ont réservé un matelas à la semaine et que j'imagine envier la fortune de leurs voisins de plage. Leur humiliation est certaine, et je sais que le lendemain ils lâcheront un billet de cent. C'est imparable. Le jour suivant, lorsque je les vois arriver leur sac de plage à la main, je comprends au premier coup d'œil, à la façon dont la femme s'est apprêtée avec la ferme intention de rétablir la vérité sur son statut social, que la partie est gagnée. Alors je me fais révérencieux et fort sympathique comme si l'insulte de la veille était oubliée, ce qui les surprend un peu mais redore le blason du mari et flatte l'épouse. C'est d'une efficacité redoutable et je sais qu'au soleil couchant ils se délesteront avec bonheur d'un gros billet à mon intention avant de regagner leur chambre ou leur cabine. Il arrive parfois que je sente l'épouse en de si bonnes dispositions que j'imagine qu'elle écartera les cuisses, heureuse de son aisance réhabilitée, pour se faire pardonner sa bouderie compréhensible de la veille.

Parfois, avec certains clients qu'à leurs manières vulgaires je devine parvenus, je refuse le pourboire quel qu'en soit le montant. Ce refus a toujours l'effet de les offenser et de les forcer le lendemain et les jours suivants

à doubler de générosité. Alors je ne me fais plus prier et je les laisse croire qu'ils m'ont enfin acheté, à la condition qu'en échange ils acceptent que je leur offre une promenade en mer à bord de mon yacht. En raison de mon ton badin, ils ne me prennent pas au sérieux. Ils rient grassement en pensant que j'ai ironisé sur ma condition sociale. Ils ne perdent rien pour attendre. Ceux-là sont les proies favorites qui vont alimenter mon vrai commerce : la gestion de portefeuilles d'actions. Je me lie habilement d'amitié avec eux et leur confie que je suis millionnaire. Un petit millionnaire, mais un millionnaire tout de même. Je les invite, cette fois sur un ton très sérieux, à une promenade sur mon modeste yacht de dix-neuf mètres, un Abacus 62 Fly modèle 2005, acheté d'occasion en 2010 pour la modique somme de 850 000 dollars et amarré à l'année au port de plaisance de Gustavia. Une fois au large, j'enclenche le pilote automatique et nous buvons un verre dans le confortable salon intérieur. Les trois écrans d'ordinateurs disposés côte à côte sur le petit bureau que j'y ai aménagé les intriguent toujours. Je démarre la grosse bécane puis j'allume les moniteurs et j'explique à mes invités mon principal métier. Je détaille, courbes à l'appui, les rendements confortables que j'assure à mes autres clients dont je gère déjà une partie de la fortune. Je leur indique que je ne peux plus me permettre de faire grossir mon portefeuille à cause de la charge de travail que cela supposerait. Ils sont contrariés. Si bien qu'ils me demandent – très directement, pour se croire

d'authentiques fonceurs qui n'ont pas froid aux yeux – si je pourrais faire une exception à leur sujet. Je les laisse insister un peu pour leur donner l'illusion d'avoir réussi à me faire fléchir, puis je leur propose de me confier une petite somme, en général dix mille dollars, afin, dis-je, d'y aller doucement. Il n'y a aucune escroquerie. Je gère avec agressivité leur mise initiale en m'assurant de redevenir totalement liquide trente minutes avant la fermeture de Wall Street, tous les jours sans exception. Je m'assure ainsi d'un sommeil paisible et édifie chaque soir jusqu'au lendemain les remparts de ma sérénité. Je ne me fie qu'aux analyses graphiques et très rarement aux fondamentaux. En préouverture des marchés américains, je place mes ordres à cours limités et à seuil de déclenchement. Je grapille un demi-pourcent par-ci, un quart de pourcent par-là. Au bout de six mois, je transmets à mes nouveaux clients le détail de mes performances toujours comprises entre 10 et 15% de rendement, et je leur propose de solder leur compte en prétextant une surcharge de travail. Ils n'en sont que davantage enthousiastes et refusent toujours en me demandant au contraire s'ils pourraient investir plus significativement.

En bon manipulateur, je conduis mes interlocuteurs à prendre des décisions qui me servent, en leur donnant l'illusion du libre arbitre. Au point qu'un jour, Achille m'a dit que je ferais un excellent père. Sur le moment, je ne fus pas certain de savoir comment le prendre. Je me souviens lui avoir répondu que son observation était

idiotie et qu'on n'élevait pas des enfants pour qu'ils servent ses intérêts. Il persista et me demanda d'y réfléchir. J'ai fini par me demander s'il n'y avait pas un peu de cela, ne serait-ce que dans l'acte de se reproduire. Je déteste ce mot à l'étymologie dérangeante. Se produire de nouveau, se créer un double. Peut-on imaginer un acte plus narcissique ? Si au moins il y avait de la douleur dans le fait de se reproduire, mais il n'y a, du moins chez l'homme, que le plaisir fugace d'une éjaculation. La femme peut se prévaloir de la grandeur d'une volonté sacrificielle en acceptant la déformation de son corps et la douleur d'enfanter. Mais une fois l'enfant né et sevré du sein de sa mère, que reste-t-il de cette différence entre les sexes ? Toujours est-il que j'ai été père trop brièvement pour trancher la question. Je songe à Jane qui avait à peine six ans.

C'est ainsi qu'au fil des années, par l'exploitation méthodique des travers de mes congénères, je suis parvenu aujourd'hui à gérer des actifs d'un montant total approchant les vingt millions de dollars. Trente si j'additionne mon propre portefeuille d'actions. Ma commission de gestionnaire s'élevant à 1,5% de la valeur des actifs gérés, j'ai perçu une rémunération qui s'est élevée en 2021 à trois-cent-mille dollars et qui augmente de 20% chaque année. Si l'on ajoute les pourboires amassés au Gyp Sea Club, soit sept-cents dollars en moyenne par jour, deux-cents jours par an, soit cent-quarante-mille dollars en espèces chaque année, j'arrive à un total de

quatre-cent-quarante-mille dollars de revenus annuels. C'est exorbitant pour le commun des mortels, mais comparé aux clients du Club, je reste un petit joueur. Au pays des voyants, je suis le borgne.

Entre le soleil de Saint-Barth, ma situation financière confortable et mes deux métiers aussi rémunérateurs qu'agréables, tous les ingrédients de la tranquillité d'esprit sont réunis. Le portrait serait idyllique si mon passé, celui de mes deux vies précédentes, la juive et celle qui l'est nettement moins, ne me hantait pas de temps en temps. Mais à cinquante ans, que celui dont l'existence a été lisse me jette la première pierre. J'ai été marié deux fois. Deux mariages, deux drames, deux échecs dont je ne suis pas fier.

*

Saint-Barth est une si petite île qu'une heure suffit amplement à en faire le tour. En dehors des cyclones, rien ne vient bouleverser le suprême ennui de ses habitants. On n'y fait rien d'autre que ponctionner un peu la fortune de ceux qui en ont trop. Si je devais résumer en une phrase la qualité de l'île, je dirais que c'est le meilleur endroit au monde pour se sentir nulle part et partout en même temps. Nulle part parce que c'est un caillou minuscule posé au milieu de la Mer des Caraïbes, et partout parce que l'île, bien que française, est détachée de l'Union Européenne, qu'on doit y acheter son pain en euros mais que bien souvent les dollars font l'affaire, qu'on y parle le français en général, mais aussi le créole local par en-

droit, le créole guadeloupéen ailleurs, plus loin un patois aux accents du Québec et un peu partout l'anglais. Comme si tout cela n'était pas assez confus, il faut aussi de temps en temps réviser son suédois. De quoi perdre son latin et se cantonner à l'anglais.

À Saint-Barth, je n'ai aucune attache. Ni affective ni immobilière. En dehors de mon yacht *September*, de ma Jeep poussive et de mon portefeuille d'action, je ne possède rien. Je baise de temps en temps avec des touristes clientes du Club, mais toujours sans lendemain et le plus souvent sans entrain, avec sans doute pour objectif de me prouver que je bande encore sans l'aide de la pilule bleue qu'on avale à l'apéro entre deux olives. Lorsqu'elles sont blondes, je les compare à Lara. Les brunes, à Angelina. Mais aucune ne soutient jamais la comparaison.

Si bien qu'au moment de balancer à la poubelle mon préservatif usagé, en même temps que l'odeur des ordures ménagères me monte aux narines, la vanité de la fornication me foudroie de désespoir. En cas d'omission souvent volontaire de l'utilisation de la capote, au moment de savonner mon sexe sous la douche, je ressens la même douleur de l'âme, les effluves de détritrus en moins. Mais dans les deux cas, tout en nourrissant l'espoir que ma partenaire comprend déjà qu'il est temps pour elle de s'éclipser, je sais d'expérience que d'ici quelques heures mon mal-être sera dissipé jusqu'au prochain orgasme.

Je n'ai pas besoin de rompre avec ces femmes puisqu'elles s'en vont d'elles-mêmes, pour retourner au quo-

tidien de leur couple, une fois leurs vacances achevées. Je suis le piment des îles qui met du piquant dans leur vie, tandis qu'elles sont les piqures de rappel qui me vaccinent contre l'amour et me libèrent en matière amoureuse de l'insoutenable fardeau du choix. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, vu le nombre de décisions que je prends quotidiennement sur les marchés d'actions, j'ai la phobie de faire des choix. Mais uniquement avec les femmes. Cette peur est apparue sur le tard et mes échecs amoureux en sont sûrement la cause. Adolescent et jeune adulte, j'étais plutôt fonceur, habité de cette croyance naïve qu'un destin béni m'était promis et que suivre mon instinct suffirait à me rendre l'amour heureux. Mes deux mariages ratés ont eu raison de mon optimisme et si je devais résumer ma vision présente du choix amoureux, je dirais que je préfère laisser les femmes aller et venir dans ma vie, sans les y inviter, ni les en chasser. Je ne saurais dire si ma *décidophobie* – j'ai trouvé ce terme dans un magazine de vulgarisation scientifique – est exceptionnelle ou répandue. Reste que si j'en crois les statistiques sur le nombre de personnes qui aspirent à se mettre durablement en couple, je fais partie d'une minorité. Celle des misanthropes nombri-listes qui n'ont foi en rien, diront certains. Celle des conséquents incrédules qui ne s'autorisent aucune certitude amoureuse, diront les autres. Pour autant et quoi qu'on puisse en penser, qu'il est bon de se laisser porter, de n'être responsable de rien et surtout de personne !

Qu'il est reposant de ne penser qu'à sa gueule. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, surtout si l'on n'a personne d'autre à servir ; exception faite des clients du Gyp Sea, évidemment.

J'ai quelques amis, bien que parler d'amitié soit exagéré. Il s'agit pour l'essentiel des employés du Club, parmi lesquels, bien sûr, il y a Achille. Quant à Keira, qu'on surnomme le plus souvent « la gamine », elle est la dernière venue dans l'équipe et il n'y a, je l'ai déjà précisé, entre elle et moi, pas une once d'amitié et encore moins d'affection. C'est la guerre froide.

Il y a quelques jours, Keira s'est présentée au Club. Elle est Américaine et doit être âgée d'une vingtaine d'années. La jeune femme a débarqué vers midi en plein coup de feu, encore humide de son bain de mer. Elle était vêtue d'un bikini jaune presque fluo et ne s'était pas embarrassée du paréo de circonstance qui, dans quelques années, lorsqu'elle sera lassée du regard lubrique des hommes ou qu'elle se trouvera la fesse flasque, ne la quittera plus au moindre de ses déplacements sur une plage. Elle avait l'apparence d'une de ces naïades ruisse-lantes à peine sorties de l'enfance que les hommes de mon âge n'osent pas reluquer franchement, le corps parfait, la peau tendue et lisse, la démarche enchanteresse, le cul et la poitrine défiant la pesanteur, et le regard altier. La jeune femme est passée devant moi en me gratifiant d'un sourire forcé, puis elle a marché en direction de Richard, un des autres garçons de plage qui a l'âge d'être

mon fils. Elle lui a demandé qui était le responsable des ressources humaines, comme si elle postulait chez UBS ou Pfizer. C'est juste un bar de plage, cocotte !

Je me tenais à quelques mètres d'eux et je faisais la conversation avec un client dont je pressentais le potentiel. Du coin de l'œil, je regardais Richard se pâmer d'admiration devant la jeune femme. Son plateau de cocktails à la main, le garçon semblait amusé, sûrement par l'emploi des termes « responsable des ressources humaines ». Il n'a pas pu s'empêcher de la draguer. À sa place et à son âge, je ne m'en serais pas privé non plus, quoique je fusse toujours un séducteur plutôt passif. Je voyais Richard chercher des yeux Achille qui s'était apparemment absenté, puis il m'a montré du doigt. J'ai détourné le regard. La jeune fille est repassée devant moi en direction du rivage, mais sans s'arrêter. Elle était donc décidée à m'éviter, sans que j'en comprisse la raison.

Plus tard dans l'après-midi, alors qu'elle m'était totalement sortie de l'esprit, elle a réapparu. Elle a fini par trouver Achille et lui a demandé s'il accepterait de la prendre comme stagiaire pour une période de trois mois. Elle est fraîchement diplômée de la Harvard Business School, à Boston, et cherche un stage en entreprise d'hôtellerie et de restauration. Elle aussi, comme moi il y a vingt ans, a proposé de ne pas être rémunérée. Pour ce que j'en sais, nos points communs s'arrêtent là.

*

Depuis près d'une semaine que je la croise cent fois par jour entre les tables ou les matelas du Club, je pourrais compter sur les doigts d'une main les fois où nous nous sommes adressé la parole. Je la sens qui m'épie par moments, je surprends parfois son regard torve, et manifestement, elle m'évite.

Le soleil est sur le point de disparaître à l'horizon. Tandis que toute l'équipe s'affaire à mettre de l'ordre dans le Club et qu'Achille vérifie la caisse, j'observe d'un peu loin Keira qui empile des matelas pour les mettre à l'abri. Depuis un ou deux jours que j'ai compris qu'Achille était satisfait du travail de la gamine, je songe à briser la glace entre elle et moi, bien décidé à ce que ce soit la première et dernière fois. Sous prétexte de lui prêter main forte, je m'approche d'elle et je lui dis :

- Veux-tu un coup de main ?
- Non, merci.
- On se connaît ?
- Pardon ?
- Se connaissait-on avant que tu ne travailles ici ?

Elle se ferme encore davantage et reste silencieuse. J'insiste en interceptant dans leur chute quelques matelas du haut de la pile qui lui glissent des mains. Tout en elle me rebute, de la fébrilité adolescente qu'elle dissimule à grand-peine, jusqu'à son regard fuyant, sans oublier la fausse inconscience de ses attraits de femme dont elle joue constamment pour maintenir à flot son ego d'adulte mal dégrossie. Je la fesserais volontiers, sans ambiguïté.

J'ignore ce qui me pousse à faire l'effort de la comprendre, peut-être la crainte pourtant peu probable qu'elle en sache sur mon passé plus que je ne pourrais l'accepter. Aurait-elle un lien avec une de mes deux vies antérieures ? La parisienne qui fit de moi un violeur ou la newyorkaise qui m'a laissé pour mort ?

Toujours est-il que cette fois je prends sur moi – ce n'est pas dans ma nature d'insister – et que je reviens à la charge :

- Pourquoi es-tu si désagréable avec moi ?
- Non, on ne se connaît pas. En revanche, tu as connu ma mère. Pas très longtemps. Une semaine. Une éternité pour un mec comme toi. Il y a dix ans.
- Je vois. Comment s'appelle-t-elle ?
- À quoi bon ? Tu vas me dire que tu es désolé ? que tu ne savais pas qu'elle tenait à toi ? Il est trop tard. Et puis, tu ne dois même pas te souvenir de son prénom.
- Essaie toujours.
- Je n'ai pas envie de te rafraîchir la mémoire. Débrouille-toi avec tes souvenirs. Si ce n'est pas une évidence pour toi, tant pis.

Elle me tourne le dos et s'affaire un peu plus loin. Elle m'en voudrait pour une histoire de fesses avec sa mère ? Je suis perplexe. D'autant plus que je n'ai pas souvenir d'interminables adieux ou de larmes de crocodile ou de promesses quelconques sur les dix dernières années,

voire davantage. Mais j'ai autre chose à faire que de jouer aux devinettes avec une gamine dont la réponse qui a dissipé ma principale crainte suffit pour l'instant à me contenter. Ce que je trouve un peu inquiétant, mais sans plus, c'est d'ignorer la raison qui a poussé Keira à choisir précisément le Gyp Sea pour effectuer son stage alors qu'elle savait qu'elle m'y croiserait tous les jours. Il y a pléthore d'hôtels et de restaurants sur l'île. Son choix n'est pas innocent. Il y a dans son projet la nécessité d'un temps long à me côtoyer. Mais dans quel but ?

Preuve vivante que j'ai été bien inspiré de ne jamais me remettre en couple depuis 2001, Keira a toutes les manières que j'aurais détesté discerner dans ma progéniture, la naïveté d'imaginer que j'éprouverais une once de culpabilité ou que je m'agacerais du mystère qu'elle me fait, un ridicule besoin d'obtenir réparation – réparer quoi et comment ? – qui peut-être l'anime et la guide, pour un tort supposé causé à sa mère, un refus obstiné de passer à autre chose lorsqu'il y a prescription, une perméabilité aux émotions destructrices, un manque de sagesse en somme qui fait qu'un être s'emporte à la moindre contrariété et agit de façon inconsidérée face aux émotions.

Au contraire, elle aurait forcé mon admiration si elle avait maîtrisé dans son comportement tout ce qui a suscité ma méfiance, si elle avait dissimulé son animosité envers moi et troqué sa sensibilité d'oisillon meurtri contre une fausseté diabolique parée de sourires enjôleurs et

d'attitudes ambiguës, jusqu'à éveiller mon affection, peut-être me faire bander, pour ensuite me trahir. Je ne dis pas qu'elle serait parvenue à me duper, encore moins à me troubler tant je n'ai aucune disposition à être attiré par une femme si jeune et sans doute célibataire, mais au moins je l'aurais trouvée méritante. En l'occurrence, elle ne m'inspire que du mépris. Si ce n'est lorsque j'envisage que son intention de m'affronter aurait un objectif plus machiavélique que celui de vainement tenter de me culpabiliser. Mais quoi ? Me droguer pour me marier de force à sa mère ? Me tracter un soir de nuit sans lune au détour d'une ruelle de Gustavia ? Me ruiner ? Tout cela échappe à la logique. Je suis perplexe et c'est là sûrement la raison de la relative curiosité qu'elle éveille en moi.

*

Les derniers clients ont quitté le Club. Les employés aussi. Il n'est pas loin de 2h00 du matin. Nous sommes sur les rotules. Il est rare que nous fermions le restaurant aussi tard. Achille s'est assis sur le bord d'un transat en première ligne sur la plage. Toute la journée, j'ai senti qu'il n'était pas dans son assiette. J'ai mis cela sur le compte du cyclone qui est annoncé. Je rejoins Achille par amitié et sans réelle envie. La mer au clair de lune a l'apparence d'un lac au point que le clapotis des vaguelettes venant mourir sur le sable est à peine audible. Il n'y a pas un souffle de vent et l'air est chaud. Pas le moindre bruit ne vient troubler la quiétude qui nous enveloppe. Pas une feuille de palmier ne bruisse et même les insectes

semblent endormis. C'est une de ces nuits calmes d'avant la tempête, où le silence est tel qu'on voudrait parler pour éloigner la mort. Je dis « on » sans m'inclure. C'est un moment qui donne aux faibles l'envie de tout balancer, de cracher le morceau, de s'épancher et de pleurer peut-être, mais surtout de ne pas dormir, du moins le plus tard possible. Je l'ai bien senti aujourd'hui : Achille est d'humeur maussade. À peine ai-je allumé une cigarette qu'il me la vole des doigts pour la porter à ses lèvres. J'aurais pu m'y attendre, tant je sais qu'il aime agacer, mais j'ignorais qu'il fumait. On en apprend tous les jours, même après vingt ans d'amitié. Je lui dis :

- Tu t'es mis à la clope ?
- Non. Je fume une cigarette par an. Souvent à l'annonce d'un cyclone. Pour Irma, j'en avais fumé deux.
- Cette salope d'Irma... Donc, un paquet te dure vingt ans, voire davantage si tu fumes les clopes des autres.
- Ça te dirait de t'associer avec moi ? Je suis fatigué de tout ce soleil. J'ai envie de béton et de pollution, de neige et de feux de cheminée. Je crois que j'ai fait mon temps. Pour les clients, c'est le paradis. Pour moi, c'est le bureau. J'en ai ma claque. J'ai perdu la niaque. Et puis, j'en ai marre d'être seul. Je veux dire que le contraste est effrayant entre mes jours et mes nuits. Au Club, je bois, je ris, je parle. Puis, une fois chez moi, je

m'emmerde. Je me branle devant un porno et je me couche. J'ai du fric, OK. Mais je n'ai personne à rendre heureux. Qu'en penses-tu ?

— Non.

— Quoi, non ?

— Non, je ne veux pas m'associer avec toi. Je ne veux pas d'attache et tu le sais. Tout ce que je possède, c'est mon fric, mon bateau et ma Jeep. C'est très bien comme ça.

— Connard.

— Moi aussi, je t'aime.

Silencieusement, Achille tire sur sa cigarette – la mienne en l'occurrence – puis il expire lentement la fumée inhalée. Je sens que je n'en ai pas fini et que d'autres questions vont suivre. J'irais volontiers me coucher. Comme redouté, Achille me relance :

— Qu'est-ce qu'il y a entre la gamine et toi ?

— Keira ? Rien qui te concerne.

Achille sourit comme s'il avait gagné le pari que, comme d'habitude, il ne m'arracherait pas la moindre confiance. Si je devais choisir d'être atteint d'un handicap, ce serait celui d'être muet. Moins j'en raconte sur moi, mieux je me porte. Sur moi et sur les autres aussi. Ce n'est pas une posture empruntée, mais une nécessité devenue par la pratique un trait de ma personnalité. Je méprise les bavards qui se soulagent en refilant aux autres leurs cadavres, ou ceux qui espèrent obtenir de leur auditoire une bénédiction ou une absolution. Même

ceux qui ne cherchent qu'un simple conseil, je les trouve faibles et insignifiants. Parfois, je les giflerais tant ils m'agacent. Être un homme, c'est savoir se taire. Achille me connaît bien.

Aujourd'hui, à plusieurs reprises, j'ai dévisagé Keira à son insu pour y chercher une ressemblance avec une cliente que j'aurais baisée et qui pourrait être sa mère. Bien que je sois très peu physionomiste, son visage m'a finalement semblé familier. Est-ce le fait de l'avoir trop regardée ? Difficile de le savoir. Il n'empêche que j'ai à présent le vague sentiment d'avoir en effet connu bibliquement sa mère. Je me souviens d'une femme qui devait avoir une petite quarantaine d'années et que je baisais le matin pendant que son mari, aussi malchanceux que le Santiago d'Hemingway, était au large et taquinait le marin malicieux. Qui va à la pêche me tend la perche.

Je crois me souvenir qu'elle se prénomait Charlotte. J'en suis même certain. De conquête remontant à dix ans et qui ressemblerait à Keira, je ne vois qu'elle. Les mêmes yeux clairs, les mêmes cheveux blonds bouclés, le même nez légèrement busqué et surtout le même sourire éclatant qui invite malgré lui au plaisir charnel. Je décide de garder ma conclusion confidentielle en attendant que la gamine dévoile son jeu.

*

Le lendemain, journée off. Toute l'île se prépare à la tempête. L'alerte orange cyclone a été lancée. Depuis Irma en 2017, quand *September* a failli être emporté au

large, je ne prends plus la chose à la légère. À une semaine de la fin novembre, le pire est encore possible. J'ai vidé le bateau de mes vêtements et de mon matériel informatique, avant de tripler les amarres et de doubler les pare-battages. Je n'ai plus qu'à croiser les doigts. Comme chaque fois que cela se produit, Achille m'héberge. Il a la même attention pour tous les employés du Club dont les logements ont une structure fragile. Sa maison a été construite dans les années 90 sur les hauteurs toutes relatives de l'île. Ses fondations profondes et son toit terrasse en béton en font un abri parfait. Elle était presque intacte après le passage d'Irma. C'est dire si j'y vais tranquillement.

Richard, celui des garçons de plage qui n'a d'yeux que pour la gamine, ainsi que Mathieu, un des commis du restaurant, sont déjà chez Achille. Keira, qui loge pourtant dans un immeuble en bois presque insalubre en bordure de route du côté de la plage de Marigot, a décliné l'invitation. La perspective de passer une journée, voire davantage, enfermée à mes côtés l'a sans doute rebutée. Je ne vais pas m'en plaindre.

Lorsque je stationne ma Jeep devant chez Achille, les vents sont déjà puissants et il pleut des cordes. Richard et Mathieu me rejoignent en courant pour m'aider à décharger mon véhicule. Une fois mes deux valises, mon ordinateur et mes écrans au sec, nous nous essuyons soigneusement avec des serviettes de bain et rejoignons Achille au salon. Tous les volets sont baissés et l'électricité fonc-

tionne. La télévision est en marche sur le canal de Carib'IN TV et diffuse en boucle les bulletins météo. Achille a pensé à tout. Nous avons de l'eau potable en bouteille, de quoi tenir dix jours à quatre personnes, et de l'eau sanitaire stockée dans un réservoir au sous-sol. Si l'électricité venait à être coupée, nous pourrions compter sur un groupe électrogène 4000 watt prêt à fonctionner. Nous avons des piles électriques en pagaille – à ne savoir qu'en faire, mais il faut suivre les recommandations des autorités – du vin, du pain, des biscuits, des pâtes, des conserves, de la viande séchée sous plastique, un jeu de carte et un jeu de tarot. J'ai liquidé toutes mes positions à Wall Street pour ne courir aucun risque. Je suis aussi serein que possible en pareille circonstance, d'autant que d'après les bulletins météo, le cyclone sera loin dès demain.

D'orange, l'alerte a viré au rouge. Mais ce n'est pour nous, qui sommes confortablement installés au salon, qu'un jour de gros temps. S'il n'y avait pas le bruit incessant de la pluie qui martèle la terrasse carrelée entourant la piscine et le sifflement du vent, nous ne saurions pas que l'île est balayée par un cyclone. Par moments, des objets viennent percuter la porte d'entrée ou les volets, mais l'ambiance reste détendue. Mathieu, pour qui c'est une première, nous demande tout de même si la maison ne risque pas d'être détruite par la puissance des vents. Achille lui répond qu'un cyclone n'est pas une météorite. Nous rions. Mathieu nous dit que le bruit de la pluie lui

évoque celui de la friteuse du restaurant. Nous tendons l'oreille et abondons avec surprise dans son sens. Très vite nous en faisons un jeu à l'initiative de Mathieu qui, sans l'avouer, y cherche sûrement de quoi atténuer son anxiété. Il nous faut dire ce que chaque son évoque. Richard se lance et nous confie que le sifflement du vent lui fait penser au bruit d'une turbine d'avion. Je ne sais pas d'où lui est venue cette comparaison, mais pourquoi pas. Achille rebondit en affirmant qu'on dirait plutôt la longue et dernière expiration d'un vieillard sur son lit de mort.

— Il a une sacrée pêche ton vieillard, lui répond Richard.

Nous rions de nouveau. Puis, je m'étonne que personne n'ait entendu le son de l'eau qui jaillit des descentes verticales aux angles des façades de la maison pour percuter la dalle en ciment qui entoure l'habitation. Nous tendons de nouveau l'oreille. Chacun l'entend à présent. On dirait le bruit d'une fontaine au cœur d'un village. Avec un peu de bonne volonté et l'esprit vagabond, on y verrait presque quelques gamins s'y abreuver sous le feu brûlant d'un soleil d'été. C'est un son apaisant au milieu du vacarme, un souvenir d'enfance. Une preuve que les tonnes d'eau qui s'abattent sur nous sont en chemin pour ramener l'ordre et abreuver la terre.

— Des nouvelles de Keira ? lance Richard.

— Ah merde, je n'ai pas allumé le talkie, répond Achille en se levant brusquement.

Il se dirige vers la cuisine américaine donnant sur le séjour et met en marche un talkie-walkie qui se trouvait sur le comptoir. Aussitôt on entend assez distinctement la voix de Keira manifestement paniquée. Sur un ton ferme, Achille lui demande de se calmer et d'expliquer en détail la situation. La gamine prend un temps pour remettre de l'ordre dans ses idées. Elle répond qu'un des volets de la fenêtre de sa chambre a été emporté par le vent, puis que la fenêtre elle-même a été brisée par une branche d'arbre et qu'il y a des éclats de verres partout sur le sol détrem-pé. La pluie s'engouffre si fort dans la pièce, qu'aucun recoin n'est au sec. Elle ajoute que de l'eau coule du plafond et qu'elle s'est réfugiée dans la salle de bains aveugle. Ce qui l'inquiète encore davantage, ce sont les bruits que font les murs de façade en bois sous l'effet du vent. Les planches claquent et tremblent, et font craindre le pire. Elle demande ce qu'elle doit faire. Achille lui répond de ne surtout pas bouger. Il la rassure en lui promettant qu'il va passer la prendre en voiture. Richard et Mathieu écoutent la conversation l'air inquiet, tandis que je n'en ai que faire en me resservant un verre de vin. Après tout, la gamine n'a que ce qu'elle mérite. C'était stupide de sa part de ne pas se joindre à nous.

Achille éteint le talkie-walkie, il enfle un ciré jaune et un bonnet en plastique assorti qui se trouvaient au fond du placard de l'entrée puis chausse des bottes en caoutchouc. Je lui demande en souriant s'il peut faire un détour par Moëlan-sur-Mer pour pêcher des coquillages.

Évidemment le nom de cette petite commune du Finistère ne lui dit rien, si bien que ma blague tombe à l'eau.

Achille voudrait troquer sa Méhari cabriolet hors d'âge contre ma Jeep pour accomplir son acte héroïque. L'idée ne m'enchanté pas. Le système d'embrayage de mon véhicule est défectueux, il faut savoir en comprendre les caprices, et puis je laisserais volontiers la gamine se rafraîchir les idées quelques heures de plus. J'argumente en ne mentionnant que les considérations d'ordre mécanique pour expliquer mes réticences. Cependant, en même temps que j'exprime mon refus, je songe qu'y aller moi-même serait l'occasion de frayer avec l'ennemi, voire de l'apaiser par une affection de façade. Non pas qu'établir une entente cordiale entre elle et moi soit une réelle préoccupation, mais je suis curieux de connaître les souffrances qu'a endurées sa mère et dont je serais responsable ; une curiosité purement narcissique. Si bien qu'à la surprise générale et sans doute sous l'effet des deux verres de vin qui m'ont adouci le cœur, j'ordonne à Achille de me filer son déguisement de pêcheur breton. Il me fixe du regard comme si la vierge lui était apparue. Me perçoit-il si sombre ? J'en serais presque offensé.

*

Je suis à moins d'une centaine de mètres de l'adresse de Keira. Venir jusqu'ici n'a pas été de tout repos. Heureusement qu'il fait encore jour, sinon on n'y verrait pas à un mètre. J'ai fait de nombreuses embardées pour éviter

des branches d'arbres et des objets divers au milieu de la route. J'ai même évité de justesse un landau couché sur le flanc qui, poussé par le vent, me fonçait droit dessus à contresens. L'image insolite, en plus de me surprendre, m'a glacé le sang. Il pleut si fort que les essuie-glaces sont bien en peine de m'assurer une visibilité convenable, mais je continue ma progression à petite vitesse.

Je parviens enfin à destination devant un petit édifice à deux niveaux, une case créole réhabilitée, du moins aux endroits du toit et des menuiseries extérieures. La façade est en piteux état. Sur un des quatre versants de la toiture, un trou béant s'est formé, des bords duquel s'échappent des tuiles projetées avec force en contrebas. Une d'elles percute le capot de ma Jeep juste sous mes yeux et se brise en une multitude de fragments qui rebondissent sur le pare-brise. J'aurais dû m'équiper d'un casque – ou d'une armure – avant de m'embarquer dans cette mission qui ne convient ni à mon tempérament ni à mon âme. Je stationne mon véhicule le plus près possible de la bâtisse. Il faut à présent que j'aille chercher Keira. J'espère qu'elle sera indemne et en état de marcher. Il n'est pas question que je la porte sur mon dos... quoique je songe avec amusement qu'elle me protégerait des chutes de tuiles.

Je baisse ma vitre et sans grande conviction, tant les bruits environnants des éléments déchainés paraissent insurmontables, je hurle le prénom de la gamine. Deux fois, puis une troisième. Entre chaque cri, j'ai patienté

une bonne minute en remontant à la hâte la vitre de ma portière. Pourquoi n'ai-je pas pensé à emporter le talkie ?

Aucun signe de Keira. Elle m'a peut-être entendu mais serait trop effrayée pour sortir de son abri. Je jette naïvement un dernier coup d'œil sur le bâtiment comme pour en apprécier la résistance et m'assurer qu'il n'est pas sur le point de s'effondrer sur moi aussitôt que j'en franchirais l'accès.

À cet instant, me vient avec fulgurance le souvenir d'Angelina, ma seconde épouse. Savoir cuisiner ne faisait pas partie de ses talents. Bien qu'elle fût d'origine italienne, sa façon de préparer les pâtes était assez atypique, au point que le sacrilège n'était jamais bien loin. Comme si une cuisson approximative ne suffisait pas, ses assaisonnements étaient trop riches en huile d'olive et trop pauvres en sauce tomate. Dans l'espoir qu'elle comprît d'elle-même à quel point ses pâtes étaient immangeables, je lui fis découvrir un petit restaurant de cuisine sicilienne à Thompson Street, dans le quartier de Soho, La Piccola Cucina, sans doute l'endroit où j'ai dégusté les meilleures pâtes. Je misais sur un choc salutaire qui me dispenserait d'offenser Angelina. Ce fut peine perdue puisqu'elle ne comprit pas le message. La subtilité n'était pas son fort. Plutôt taiseuse et davantage habituée aux remarques franches et brutales, elle détestait les discussions sans fin, les longs discours, ainsi que les louvoiements. J'aurais dû m'obliger tout bonnement à lui dire que ses pâtes étaient à vomir. Toujours est-il qu'au moment de

les servir, elle avait la fâcheuse habitude de ne jamais rapprocher les assiettes de la casserole, oubliant qu'il n'y a pas plus perfide qu'un spaghetti enduit de sauce, aspirant à s'échapper de la masse de ses semblables, et suspendu dans les airs. Lorsque Angelina était à la manœuvre, une fois sur deux, un spaghetti n'arrivait pas à destination et chutait sans signe avant-coureur sur la nappe qui était restée parfaitement propre jusqu'au moment de cette salissure. Et bien sûr, elle s'en fichait.

J'en viens à la raison de la résurgence de ce souvenir. Prétendre apprécier d'un coup d'œil si je risque ou non de me retrouver enseveli sous les décombres de cette case créole est aussi illusoire que de se servir une assiette de pâtes à la sauce tomate et de penser qu'en chemin aucune ne s'échappera de sa prise. L'analogie est tirée par les cheveux. Je m'en amuse, tout en me demandant combien de temps encore il faudra pour me sortir de la tête le souvenir de cette salope.

Mais en même temps que la crainte de laisser ma peau dans cette mission de sauvetage, je ressens ici une vague excitation, celle du joueur et du funambule, infantile et sourde, sans doute la manifestation d'une curiosité innée et commune à de nombreuses espèces animales, celle qui nous fait oublier le danger et nous pousse à découvrir ce qui se trouve derrière une porte mystérieuse et close, celle du joueur de poker au moment de miser son tapis, celle qui veut parier que le spaghetti arrivera à bon port. Advienne que pourra.

Je dois y aller à présent. Après tout, ce ne sont que du vent et de la pluie qui menacent. Et quelques tuiles projetées à une vitesse vertigineuse.

Au rez-de-chaussée, il n'y a pas âme qui vive. Les propriétaires n'ont pas voulu courir de risque et ont probablement trouvé refuge chez des amis mieux lotis. L'eau ruisselle sur les marches de l'escalier en face de l'entrée, mais aucune fenêtre de cet étage ne semble brisée. Au moins, bien que pataugeant dans une large flaque, je ne sens plus le vent. J'appelle Keira de nouveau en lui demandant où elle se trouve. Elle me répond enfin d'une voix lointaine et m'indique qu'elle est « en haut à droite ». Je gravis prudemment les marches d'escalier pour veiller à ne pas glisser. Une fois à l'étage, j'ouvre la porte la plus à droite. La pièce est inondée et envahie de débris en tout genre, des feuilles et des branches d'arbres, des canettes vides, des bouteilles en plastiques et des bris de verres. Je crois même distinguer un préservatif usagé, ou peut-être une méduse de petite taille ; je ne vois pas bien et je n'ai pas l'intention d'en avoir le cœur net. Le sol en linoléum, irrégulier et bosselé, est noyé par endroits sous quelques centimètres d'eau. Sur le mur opposé à l'entrée, je distingue une porte, vraisemblablement celle de la salle de bains. Je l'ouvre, puis je discerne dans la pénombre du lieu exigu la silhouette de Keira allongée dans la baignoire, la tête et le haut du corps dissimulés sous des oreillers. S'il n'y avait pas un réel danger, je rirais volontiers. Cette sotte se croit-elle protégée par un

peu de mousse ? En soulevant l'oreiller au niveau de son visage, je lui ordonne de se lever sans attendre. Elle me répond que c'est trop risqué et que tout va s'écrouler. Je la regarde fixement un instant en prenant un air agacé. Comprenant qu'il ne servirait à rien de tenter de la raisonner, je glisse mes mains sous ses aisselles et je la soulève aussitôt jusqu'à placer son bassin à hauteur de mes yeux, puis je la fais redescendre sur mon épaule, ventre contre moi, avant de lâcher mon emprise et de placer mes deux mains sur l'arrière de ses cuisses. Elle pousse un cri qui me laisse indifférent tandis que je regagne l'escalier en la portant telle un énorme sac de ciment.

*

Nous sommes de retour chez Achille. Sur le chemin, la gamine n'en menait pas large. Heureusement que nous n'avons pas croisé la route du landau erratique et imprévisible de l'aller ; Keira serait devenue hystérique. Elle a tout de même souri un court instant en observant mon déguisement de pêcheur breton. Je n'ai pas proposé un détour par Moëlan-sur-Mer, convaincu cette fois, et sans l'ombre d'un doute, qu'une telle répartie n'avait pas la moindre chance d'être comprise par la gamine.

Elle boit une tisane concoctée par Achille. Je n'ai toujours pas obtenu le moindre mot de remerciement de la jeune ingrate, mais je n'en fais pas état. Voir Keira à ce point paniquée me l'a presque rendue sympathique. La nuit vient de tomber et, comme un fait exprès, le courant a été coupé au même moment. Une lampe de poche à la

main, je descends au sous-sol mettre en marche le groupe électrogène. Je ne peux m'empêcher de me souvenir de ce gardien de la paix, aux abords de la forêt de la Malmaison, qui cherchait dans la nuit le corps de Lara, ma première épouse. Je me souviens du faisceau lumineux de la lampe torche qui balayait les pieds des arbustes. C'est plus fort que moi. Des moments comme celui-là ne s'oublent jamais et un rien qui y ressemble l'évoque à mon insu.

Lorsque je remonte, tout le monde est au salon, excepté Mathieu qui s'attelle dans la cuisine aux préparatifs du dîner. Un bien grand mot pour qualifier les pâtes au thon qu'il nous servira. Je songe qu'elles seront toujours meilleures que celles d'Angelina ; encore elle. Achille achève de sermonner Keira, tandis que Richard, l'air un peu niais, la regarde avec une tendresse qui ne laisse aucun doute sur ses intentions. Je les interromps en posant la question de la répartition des chambres. Il n'y en a que trois. Celle d'Achille, disposant d'un lit double, une chambre d'amis équipée d'un lit gigogne, et un bureau agrémenté d'un lit une place. Ni Richard ni Mathieu, qui ne rate rien de la conversation depuis la cuisine ouverte, n'imaginent partager le lit avec Achille dont ils ne se sentent pas assez proches. Nous convenons que Keira occupera le bureau, Richard et Mathieu, la chambre d'amis, Achille et moi, le lit double. Je dis pour rire que je n'ai jamais dormi en compagnie d'un homme – avec une femme non plus depuis vingt-deux ans –, mais qu'à cir-

constances exceptionnelles, mœurs exceptionnelles. Achille rebondit en précisant qu'il dort nu. Nos blagues scabreuses laissent Keira de marbre, tandis que les deux garçons semblent perplexes, se demandant peut-être si ma longue relation d'amitié avec Achille n'aurait pas changé de nature. Ce dernier m'adresse un clin d'œil de connivence.

*

Ma montre posée sur la table de chevet indique 2h00. Le vent semble être retombé et je n'entends plus le bruit de la pluie. Ce serait une bonne nouvelle si Achille ne ronflait pas comme une forge. Je n'ai jamais apprécié de dormir en charmante compagnie, mais passer la nuit sous la même couette qu'Achille n'est pas près de se reproduire.

Davantage qu'avec ma première épouse, dormir à deux avec Angelina était cependant devenue tolérable. Au fil du temps, ses mouvements agités nocturnes, voire ses flatulences, avaient fini par ne plus troubler mon sommeil après m'avoir attendri durant les premiers mois de notre vie à deux. On sourit au début, ensuite on supporte, enfin on s'habitue. Mais les ronflements d'Achille sont une tout autre histoire et j'ai beau me tourner dans toutes les positions, je ne parviens pas à me rendormir. Cela sans compter, à chacun de mes mouvements, les grincements des ressorts du sommier qui se font entendre. Me viennent en mémoire ceux de notre lit dans l'appartement que nous habitons, Lara et moi, rue Fré-

micourt. Si seulement ils avaient grincé aussi fort que je l'escomptais, je ne reverrais pas aussi souvent dans mes cauchemars le visage de Lara horrifiée.

Je saisis mon oreiller en me levant du lit, puis je me dirige vers le salon dans l'espoir d'y trouver davantage de quiétude.

*

Je viens tout juste de m'étendre sur le canapé pour tenter de m'assoupir, mais j'observe avec étonnement que la porte d'entrée de la maison est entrouverte.

*

Emmitouflée dans une couverture, Keira est assise sur la plus haute marche du perron. Je l'interromps dans ses pensées pour lui demander si tout va bien. Elle me répond qu'elle n'en revient pas que tout soit redevenu si calme, alors qu'il y a quelques heures, on aurait cru à la fin du monde. Il faut avoir vingt ans pour dire une telle niaiserie. Il y a encore une légère brise et le sol est détrempé, mais c'est un ciel fourmillant d'étoiles qui s'étend de tous côtés au-dessus de nous. Plutôt que de répondre qu'après la pluie vient le beau temps – la platitude de la formule m'écorcherait la bouche – je lui dis froidement que je me souviens de sa mère. Elle me répond :

- Ah oui ? Comment s'appelle-t-elle ?
- Charlotte.

Keira semble agréablement surprise et reste silencieuse un court instant, avant de réagir :

- Waouh. Je suis impressionnée. Comment as-tu su ?
- La ressemblance physique. Le même visage ingrat.
- Il faut au moins ça pour être attirée par un homme aussi repoussant que toi. Il n'empêche que le fait que tu te souviennes de ma mère prouve que votre relation t'a marqué davantage que tu veux bien l'admettre. C'est un bon point pour toi.

Un peu plus, elle me donnerait un sucre en récompense. Elle est tellement prévisible. C'est consternant. À présent que la glace est brisée, je songe que le moment est idéal pour faire parler la gamine. Je lui demande :

- Que lui est-il arrivé pour que tu m'en veuilles autant ?

Keira me répond que pour ne jamais risquer d'être rattrapé par ses erreurs, il ne faut laisser aucune preuve derrière soi. Décidément la gamine affectionne les lieux communs et j'imagine qu'elle en tient de nombreux en réserve. Elle me raconte ensuite qu'il y a quatre ans, ses parents chez qui elle logeait encore avaient décidé de quitter leur appartement de Manhattan situé à l'angle entre la 5th Avenue et la 70th Street, avec vue sur Central Park, le genre de bien immobilier qui me mettrait sur la paille, pour emménager dans une magnifique maison qu'ils avaient fait construire dans la banlieue de New-

York. Quelques jours avant le déménagement, son père tenait absolument à emballer lui-même les nombreux livres, dont certains étaient de collections, qui garnissaient l'imposante bibliothèque du salon. Tandis qu'il les rangeait soigneusement au fond des caisses prévues à l'effet de les transporter, une lettre manuscrite s'échappa d'entre les pages d'un roman de gare qu'il ne se souvenait pas avoir lu. Sans doute était-ce un achat de Charlotte. Le brave homme déplia avec innocence le document. C'était une déclaration d'amour que son épouse avait rédigé à mon intention et qui était restée lettre morte. En fait, plutôt que d'amour il y était question de désir et d'attirance sexuelle. Charlotte y évoquait la magie de nos ébats et le dégoût que lui inspirait désormais son époux. Je ne me savais pas magicien, mais c'est flatteur.

En plus de s'être montrée évasive à propos de mes qualités, alors que j'aurais aimé en silence qu'elle fût plus explicite, Keira a fait jusque-là de longues pauses entre chaque phrase. Je ne me suis pas trompé à son propos, tant elle est prévisible et exaspérante dans sa façon de ménager un suspense dont elle pense qu'il me tient en haleine alors qu'il m'indiffère prodigieusement. Sans oublier le ridicule de son regard froid et accusateur, ainsi que son expression de gravité largement forcée. Son père n'était ni le premier ni le dernier à apprendre de façon fortuite que sa femme l'avait trompé. J'en sais quelque chose.